

HISTOIRES
BIZARROÏDES

OLGA TOKARCZUK

HISTOIRES
BIZARROÏDES

Traduit du polonais par Maryla Laurent

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Opowiadania bizardne*

Première publication : Wydawnictwo Literackie, Cracovie, 2018.

La publication du présent ouvrage a bénéficié
d'un soutien de la Fondation Leenaards.

Fruit d'une commande des éditions La Contre-Allée,
la nouvelle « Les Enfants verts » a paru en 2018 chez ces mêmes éditions,
dans une traduction de Margot Carlier.
Pour sa parution en polonais, le texte a été repris et remanié par l'auteure.
C'est cette dernière version que nous avons nouvellement traduite.

Copyright © Olga Tokarczuk, 2018
© 2020, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française
ISBN : 978-2-88250-657-3

Le passager

Un homme, assis à côté de moi lors d'un long vol de nuit au-dessus de l'océan, me raconta les peurs nocturnes qu'il avait eues enfant. Un cauchemar le hantait régulièrement, le faisait hurler de panique, appeler ses parents à son secours...

Cela se passait lors des soirées interminables. Le temps silencieux, un mauvais éclairage, l'absence d'écran de télévision favorisaient la venue de pensées étranges – l'on entendait tout au plus le murmure de la radio ou le froissement du journal lu par son père. Mon compagnon de voyage se souvenait que l'inquiétude s'emparait de lui dès le goûter, et ce, en dépit des paroles rassurantes de ses parents.

Il avait alors trois ou quatre ans et vivait dans une maison sombre à la périphérie d'une petite ville. Son père, un homme pragmatique, volontiers caustique, était directeur d'école ; sa mère, quant à elle, travaillait dans une pharmacie et une nuée d'odeurs médicamenteuses émanait d'elle en permanence. Cet homme avait également une sœur aînée, mais celle-ci, à la différence des adultes, ne cherchait nullement à l'aider. Bien au contraire, c'était avec une joie manifeste, incompréhensible pour lui, que, dès midi, elle lui rappelait l'arrivée de la nuit. Pour peu qu'il n'y eût aucun adulte alentour, elle le gavait d'histoires de vampires, de cadavres sortant de leurs tombes et de toutes sortes d'entités venues des Enfers. Ce qui était étrange, c'était que ces récits ne provoquaient chez lui aucune frayeur, il ne craignait pas ces choses communément considérées comme terribles ; celles-là ne l'effrayaient guère. C'était comme si, en lui, la place

de l'effroi était déjà occupée et que toute possibilité d'en ressentir davantage était impossible. Il écoutait la voix chargée d'excitation avec laquelle, dans un murmure dramatique, sa sœur cherchait à l'épouvanter ; il l'écoutait sans la moindre émotion, sachant que ces histoires n'étaient rien comparées à ce qu'il voyait chaque nuit, une fois allongé dans son lit. Devenu adulte, il aurait pu être reconnaissant envers son aînée de l'avoir ainsi vacciné avec ses récits contre les phobies banales du monde – endurci par elle, il était devenu un homme qui ne connaissait plus la peur.

La cause de ses effrois nocturnes était inexprimable, il ne savait pas trouver les mots pour les raconter. Quand ses parents se précipitaient dans sa chambre pour lui demander ce qui se passait, ce qu'il avait rêvé, il ne pouvait articuler que « lui » ou « quelqu'un » ou « celui-là ». Son père allumait la lumière et, confiant dans la force toute-puissante de la preuve empirique, montrait du doigt le coin derrière l'armoire ou à côté de la porte en disant : « Il n'y a rien, là, tu vois bien. » Sa mère agissait différemment, elle le prenait dans ses bras, l'odeur antiseptique de la pharmacie les enveloppait alors tous deux et elle murmurait : « Je suis avec toi, rien de mal ne peut t'arriver. »

Lui, il était trop jeune pour que le mal l'effraie. Au fond, il ne savait encore rien du bien ou du mal. Il était également trop jeune pour craindre pour sa vie. D'ailleurs, il y a des choses pires que la mort, pires que de se faire sucer le sang par un vampire ou déchirer les entrailles par un loup-garou. Les enfants savent cela mieux que personne. On peut survivre à la mort en tant que telle. Le pire, c'est ce qui se répète, immuable, selon un rythme identique, toujours prévisible, imparable et contre quoi rien n'agit tandis que cela vous agrippe pour vous entraîner à sa suite.

Donc, quelque part entre l'armoire et la fenêtre de sa chambre, mon compagnon de voyage voyait la silhouette sombre d'un homme debout qui ne bougeait pas. Un petit point rougeoyait dans ce qui devait être la tache obscure d'un visage. Celui-ci sortait parfois de l'obscurité quand la cigarette l'éclairait plus fort un instant. Densité d'une barbe grisonnante, visage raviné, lèvres étroites créées pour avaler la fumée. Des yeux pâles et fatigués regardaient l'enfant intensément, avec un air de reproche. L'apparition restait ainsi, immobile, tandis que l'enfant, blême de terreur, se livrait

en hâte à ses rituels défensifs et cachait sa tête sous l'édredon, agrippait les barres métalliques du rebord de lit tout en adressant à son ange gardien la prière silencieuse que lui avait apprise sa grand-mère. Mais cela n'aidait pas. La prière se muait vite en hurlements et les parents accouraient.

L'affaire dura un certain temps, suffisamment longtemps pour induire chez lui une grande méfiance vis-à-vis de la nuit. Mais comme le jour arrivait toujours après la nuit pour dissoudre avec mansuétude toute créature des ténèbres, l'enfant grandit et oublia. Le jour monta en puissance, porteur d'un nombre toujours accru de surprises. Les parents respirèrent, soulagés, et oublièrent vite, eux aussi, les peurs infantiles de leur fils. Ils vieillissaient paisiblement, à chaque printemps toutes les pièces de la maison étaient aérées. D'enfant, mon compagnon de voyage devenait un homme adulte, de plus en plus convaincu que tout ce qui est relatif à l'enfance n'est guère digne d'attention. D'ailleurs, les matinées et le plein jour gommaient de sa mémoire les crépuscules et les nuits.

Ce n'était que dernièrement, me raconta-t-il, tandis que sans s'en apercevoir il avait tranquillement dépassé la soixantaine, qu'un soir où il était rentré fatigué chez lui, il avait découvert toute la vérité. Avant d'aller se coucher, il eut envie de griller une cigarette. Il s'arrêta près de la fenêtre que le noir du dehors avait transformée en miroir. L'éclair d'une allumette transperça un instant l'obscurité, puis le rougeoiement d'une cigarette éclaira rapidement un visage. De l'ombre émergea l'individu au haut front pâle, avec des taches sombres là où sont les yeux, le fin trait des lèvres et une barbe grisonnante. Mon compagnon le reconnut aussitôt, l'apparition n'avait pas changé depuis l'époque de son enfance. Le réflexe d'antan surgit aussitôt. Déjà, il aspirait l'air pour hurler, mais... il n'avait plus personne à appeler. Ses parents étaient morts depuis longtemps, il était seul, les rituels enfantins avaient perdu de leur effet et voilà belle lurette qu'il ne croyait plus à l'existence de son ange gardien. Mais lorsque, en une fraction de seconde, il comprit qui lui avait fait tellement peur autrefois, il ressentit un profond soulagement. Somme toute, ses parents avaient raison, le monde extérieur était inoffensif.

« L'homme que tu vois existe non pas parce que tu le vois, mais parce que c'est lui qui te regarde », me confia-t-il pour en finir avec cette étrange histoire. Après quoi, bercés par le ronronnement grave des réacteurs, nous sombrâmes tous les deux dans le monde des rêves.

Les Enfants verts
ou
Le récit des événements étranges survenus en Volhynie
et établis par William Davisson,
médecin de Sa Majesté Jean II Casimir, Roi de Pologne

Ceci eut lieu au printemps et en été de l'an 1656, tandis que je séjournais toujours en Pologne. J'y étais arrivé plusieurs années plus tôt, convié par Louise-Marie de Gonzague-Nevers, l'épouse de Jean II Casimir, Roi de Pologne, pour y occuper les charges de premier médecin du Roi de Pologne et de surintendant du Jardin des Plantes de Leurs Majestés. Décliner l'invitation m'eût été impossible eu égard au rang des personnes qui s'étaient adressées à moi, mais également pour des raisons d'ordre personnel qu'il n'y aurait aucun intérêt à évoquer ici. Une fois en chemin, je n'étais guère rassuré, j'ignorais tout de ce pays tellement éloigné du monde que je connaissais ; aussi me considérais-je comme une sorte d'ex-centrique – une personne ayant quitté le centre où l'on sait toujours à quoi s'attendre. Je redoutais les us et coutumes étrangers, la brutalité des peuples orientaux et nordiques, mais surtout le climat imprévisible de ces contrées, ses frimas et son humidité. Je gardais en mémoire le sort de mon ami René Descartes qui, invité des années plus tôt par la reine de Suède, avait séjourné dans la froidure de ses châteaux nordiques, dans la lointaine Stockholm, où un mauvais rhume causa sa disparition dans la fleur de l'âge, en pleine jouissance de ses capacités intellectuelles. Quelle perte ce fut pour toutes les sciences ! Dans la crainte d'un destin similaire, j'emportai de France les meilleures fourrures ; mais, dès le premier hiver, il apparut qu'elles étaient par trop légères et délicates pour le temps de là-bas. Le roi, avec lequel je partageai rapidement une amitié sincère, m'offrit alors un manteau en peau de loup qui me protégea de la tête aux chevilles ; je ne m'en séparais plus

d'octobre à avril. Je le portais également lors du voyage narré ici, qui débuta en mars. Sache, lecteur, que les hivers polonais et, d'une manière générale, ceux du Nord sont rudes ; imagine-toi seulement que, de là-bas, l'on se rend en Suède en traversant à pied sec la *Mare Balticum* prise par les glaces, ou que, pour le carnaval, des foires sont organisées sur les nombreux étangs ou rivières gelés. Et comme cette saison y dure longtemps, et que les plantes se cachent alors sous la neige, cela ne laisse à vrai dire que peu de loisirs au botaniste pour les étudier. Bon gré mal gré, je me préoccupais donc des êtres humains.

Mon nom est William Davisson, je suis un Écossais originaire d'Aberdeen, mais j'ai séjourné de nombreuses années en France où ma carrière fut couronnée par la fonction d'intendant au Jardin royal et où je publiai mes travaux. En Pologne, quasiment personne ne les connaissait, mais comme dans ce pays l'on respecte infiniment, et sans le moindre discernement, tous ceux qui viennent de France, je fus respecté également.

Qu'est-ce qui m'incita à suivre les pas de Descartes et à me rendre aux confins de l'Europe ? Il me serait difficile de fournir une réponse brève et précise à cette question. Mais, dans la mesure où l'histoire que je rapporte ici ne me concerne nullement, puisque je ne suis que le témoin des faits narrés, je n'y répondrai pas, persuadé que le lecteur s'intéresse davantage au récit qu'à la modeste personne de celui qui le narre.

Mon service auprès de Jean II Casimir s'effectua à l'époque d'événements on ne peut plus tragiques. Il semblait que toutes les puissances du mal s'étaient liguées contre son royaume. Le pays était déchiré par la guerre, ravagé par les armées suédoises, et victime d'attaques moscovites à l'Est. En outre, peu de temps avant, la paysannerie mécontente s'était soulevée en Ruthénie. Apparemment cible de mystérieuses correspondances, le monarque de ce malheureux État était torturé par de nombreux maux, tout comme son territoire l'était par les invasions. Aussi soignait-il volontiers ses accès de mélancolie avec du vin et la compagnie de la gent féminine. Bien qu'il répêât en permanence détester les déplacements et rêver de Varsovie, où l'attendait Louise-Marie, son épouse bien-aimée, il n'en fut pas moins obligé, par sa nature contraire, à être toujours en voyage.

Ainsi donc, notre cortège quittait les régions septentrionales où Sa Majesté avait inspecté l'état du pays et tenté de créer une coalition avec les magnats. Les armées moscovites y pointaient déjà le bout de leur nez, désireuses qu'elles étaient d'assouvir leur convoitise territoriale aux dépens de la *Respublica* ; et si l'on ajoutait à cela les Suédois qui se pavanaient à l'Ouest, il semblait que toutes les puissances obscures s'étaient liguées et avaient choisi la Pologne pour y déployer la cruauté d'un décor de guerre. Quant à moi, c'était mon premier voyage vers ces marches volhyniennes sauvages et je commençai à le regretter dès que nous quittâmes les faubourgs de Varsovie. Il se trouvait que j'étais mû par ma curiosité de philosophe et de botaniste, mais également – pourquoi le cacher ? –, par de bons émoluments, sans quoi j'eusse préféré rester chez moi afin de consacrer mon temps à de paisibles recherches.

En dépit des conditions difficiles du périple, je me consacrais néanmoins à l'étude. Depuis que j'étais arrivé dans ce pays, un phénomène local m'intéressait. À dire vrai, on le rencontrait à travers le monde, mais il était particulièrement important en ces lieux, et il suffisait de passer par les rues les plus pauvres de Varsovie pour le remarquer sur la tête des gens du peuple. Je veux parler de la plique polonaise, *plica polonica*, ou *kottun* dans la langue locale : une étrange création de cheveux entortillés et serrés de diverses manières en chignon, en touffes, en mèches ou en un semblant de tresse qui rappelle une queue de castor. Le *kottun* est supposé porteur de forces bonnes ou mauvaises, cela fait que ses détenteurs préféreraient mourir que de s'en défaire. Habitué à jeter des esquisses sur le papier, j'avais déjà effectué nombre de dessins et de descriptions de la plique avec le projet de publier un petit opuscule sur le sujet à mon retour en France. Cette singularité est connue sous divers noms en Europe. En France, elle reste sans doute plus rare qu'ailleurs dans la mesure où les gens attachent une grande attention à leur apparence et ne cessent de se brosser les cheveux. En Allemagne, la plique polonaise est appelée *Mahrenlocke* ou *Alpzof* ou encore *Drutenzopf*. Je sais que, au Danemark, on parle de *Marentok*, au pays de Galles et en Angleterre d'*elvish knot*. Un jour, tandis que je traversais la Saxe du Sud, j'entendis qu'on qualifiait pareille chevelure de *Selkensteert*.

En Écosse, on pense qu'il s'agit d'une coiffure ancienne, celle des païens d'antan qui vivaient en Europe, habituelle chez les tribus druidiques. J'avais également lu que les origines du *kol-tun* en Europe remonteraient à l'invasion de la Pologne par les Tatares sous le règne de Lech II le Noir. Il y aurait également des présomptions selon lesquelles cette mode serait venue des Indes. J'entendis même émettre l'idée que ce seraient les Hébreux qui, les premiers, auraient introduit l'usage de tordre les cheveux en mèches de feutre. *Nazer* se disait d'un saint homme qui, pour la plus grande gloire de Dieu, prêtait serment de ne jamais couper ses cheveux. Sous l'effet de pareil nombre de théories contradictoires, mais aussi des étendues neigeuses blanches sans fin que je traversais, après avoir sombré dans une certaine torpeur intellectuelle, je fus pris d'une excitation créatrice qui me porta à étudier la plique polonaise dans chaque village où nous passions.

Dans mes travaux, j'étais aidé par le jeune Ryczywolski, un garçon très doué qui était non seulement mon valet et mon traducteur, mais qui me secondait également dans mes recherches et – pourquoi le cacher ? – me soutenait moralement dans cet environnement étranger.

Nous voyagions à cheval. Le temps de mars tantôt rappelait l'hiver, tantôt annonçait la venue du printemps ; la boue des routes gelait et dégelait régulièrement, elle se transformait alors en une épouvantable gadoue, en un vrai borbier dans lequel les voitures chargées de nos bagages s'enfonçaient souvent jusqu'à l'essieu. Le froid pénétrant donnait à nos silhouettes une allure de baluchon de fourrure.

Dans ce pays sauvage, marécageux et couvert de forêts, les habitats humains sont généralement éloignés les uns des autres, de sorte que, pour la nuit, nous devions nous installer sans récriminer dans des manoirs à l'air vicié – il nous arriva même de dormir dans une auberge quand une neige plus dense ralentit notre progression ! En pareilles circonstances, Sa Majesté gardait l'anonymat en se faisant passer pour un noble inconnu. Aux relais, j'appliquais au roi mes médecines – j'avais emporté toute une pharmacopée –, il arrivait aussi que je lui fisse une saignée après l'avoir allongé sur une couche apprêtée à la hâte, et, là où c'était possible, je faisais donner des bains de sel au corps royal.

De tous les maux de Sa Majesté, le plus néfaste me semblait être le mal napolitain qu'elle aurait contracté en France ou en Italie. S'il ne se manifestait guère par des symptômes visibles et, du moins à son commencement, était aisé à dissimuler, ses conséquences pouvaient être particulièrement périlleuses et traîtresses : on soupçonnait qu'il pouvait gagner la tête pour y induire de la confusion mentale. Voilà pourquoi, dès mon arrivée à la cour royale, je préconisai une cure aux sels mercuriels pendant une durée de trois dimanches, mais Sa Majesté ne trouvait jamais le temps de s'y soumettre calmement ; or, en voyage, pareil soin était de peu d'effet. Quant aux autres maladies royales, la goutte m'inquiétait, même si elle est facile à contrer puisque provoquée par un excès de nourriture et de boisson. Il suffit de la combattre par le jeûne, mais jeûner est difficile sur les routes. Ainsi donc, ma charge auprès de Sa Majesté ne me prenait guère beaucoup de temps.

Alors que le roi se rendait à Lwów, il rencontrait en chemin les magnats locaux pour requérir leur soutien et leur rappeler qu'ils étaient ses sujets – car la loyauté de cette noblesse, toujours attentive à ses propres intérêts davantage qu'à ceux de la *Respublica* des Deux Nations, était hautement sujette à caution. Certes, on nous recevait fort dignement, avec tous les honneurs et le faste requis, pourtant, je n'en percevais pas moins que certains considéraient le roi comme leur solliciteur. Mais enfin, que dire d'un royaume dont le roi doit être choisi par voie d'élections ! A-t-on jamais vu cela ?

La guerre est un phénomène terrible, infernal. Les lieux ne seraient-ils pas directement concernés par les combats, qu'elle ne s'en diffuse pas moins partout, jusque sous le plus humble toit de chaume, avec ses famines, ses maladies et ses peurs généralisées. Les cœurs se durcissent, deviennent indifférents. L'esprit des hommes en est tout retourné, chacun ne s'inquiète plus que de lui-même, de sa propre survie. Ajoutez à cela que nombre d'entre eux en deviennent cruels et indifférents aux souffrances d'autrui. Combien ai-je vu de crimes perpétrés, de violences, de meurtres et d'actes d'une barbarie inouïe, sur cette route qui nous menait du Nord vers Lwów ! Des villages réduits en cendres, des champs ravagés, transformés en jachère, des gibets partout comme si

l'art des charpentiers ne servait qu'à élever ces instruments de meurtre et de crime ! Les corps humains laissés sans sépulture étaient dévorés par les loups et les renards. Seuls le feu et l'épée trouvaient à faire en cette contrée. Je voudrais oublier tout cela, mais, aujourd'hui encore, alors que je suis revenu dans ma patrie et que j'écris ces mots, j'ai devant les yeux des images que je ne peux oublier.

Les nouvelles qui nous parvenaient étaient de plus en plus mauvaises. Celle de la défaite face aux Suédois du colonel général Czarnecki à Gołab, en février, porta un coup si funeste à la santé du roi que nous dûmes nous arrêter deux jours afin que Sa Majesté pût bénéficier de l'Eau de la reine de Hongrie en toute tranquillité et boire des décoctions afin de retrouver ses forces nerveuses. C'était comme si les souffrances de la *Respublica* gagnaient le corps royal par une mystérieuse communion. À la suite de cette bataille perdue, avant même que n'arrivent les courriers, le roi eut une attaque de goutte avec de la fièvre et une douleur d'une telle atrocité que ce fut à grand-peine que nous pûmes la calmer.

À quelque deux jours de route de Łuck, tandis que nous dépassions Lubieszów incendiée par les Tatares quelques années plus tôt, pour nous enfoncer dans des futaies denses et humides, je me persuadai que, de par le monde, il n'y avait pas de contrée plus odieuse et je regrettai ma participation à cette expédition. J'étais gagné par la certitude absolue de ne plus jamais rentrer chez moi et je compris que, dans ces marais omniprésents, ces bois détrempés sous ces cieux bas, ces flaques couvertes d'une fine croûte de gel qui rappelaient les plaies d'un monstre tombé à terre, tous ces gens pauvrement ou richement vêtus, ces rois, ces nobles, ces soldats ou ces paysans, nous tous, en somme, nous n'étions rien. Nos yeux découvraient les murs d'une église dévorée par les flammes où la barbaresque tatare avait enfermé les villageois avant de les brûler vifs, des ruines noires jonchées de cadavres d'hommes et de bêtes carbonisés, une forêt de gibets. Ce n'est qu'alors que je compris le projet royal d'une visite à Lwów afin d'y confier la Pologne à Marie, la Mère du Christ, tellement vénérée et glorifiée en ces lieux, et de la supplier d'intercéder auprès de Dieu par ces temps terribles où les forces étrangères déchiraient la *Respublica*. Au départ, cette dévotion

à la Mère de Dieu m'avait semblé étrange. J'avais l'impression que les autochtones vénéraient une divinité païenne, mais aussi – et que cela ne me soit pas tenu pour sacrilège ! – que Dieu Lui-même et Son Fils suivaient celle-ci humblement en tenant ses rubans et voiles. Dans ce pays, la moindre chapelle est dédiée à la Vierge Marie, aussi me familiarisai-je tellement avec ses représentations que je me mis également à lui adresser des prières lors des soirées déplorables où, frigorifiés et affamés, nous nous installions pour la nuit, conscient que j'étais dans le secret de mon cœur que c'était elle, la Dame de ce pays, alors que chez nous, c'est le Christ qui est Roi. Il ne me restait plus qu'à me remettre entièrement à cette entité supérieure.

Le jour où le roi eut son attaque de goutte, nous fîmes halte au domaine de Monsieur Hajdamowicz, le *subcamerarius*¹ de Łuck. C'était un manoir en bois entouré des mesures des serviteurs, des bûcherons et de rares paysans ; il s'élevait sur une avancée de terre sèche au milieu des marais. Sa Majesté ne dîna point, mais alla se coucher sitôt arrivée ; aussi dus-je l'aider avec mes mixtures à trouver le sommeil.

La matinée fut suffisamment belle pour que, peu après l'aube, plusieurs hommes d'armes du cortège royal veuillent tromper le temps avant la poursuite du voyage en allant chasser. Ils s'enfoncèrent dans les taillis et disparurent. Nous espérions qu'ils rentre- raient avec une biche à la chair délicate ou des perdrix ; or, voici que nos chasseurs revinrent avec une prise tellement inouïe que nous en fûmes tous abasourdis, sans exception aucune, y compris le roi ensommeillé qui retrouva aussitôt ses esprits.

C'étaient deux enfants, délicats, maigres, misérablement vêtus, et moins que misérablement, d'ailleurs, car ils étaient à peine couverts d'un morceau de toile grossière, déchirée et maculée de boue. Leurs cheveux étaient collés en mèches qui suscitèrent mon vif intérêt tant elles étaient un parfait exemple de *plica polonica*. Ces enfants avaient été attachés comme des chevreuils et jetés en travers de la selle de deux cavaliers – je craignis que, les ayant ainsi malmenés, l'on ait brisé leurs maigres os. Les soldats

1. Noble chargé de défendre les intérêts des veuves et orphelins de la noblesse d'une région. (*N.d.T.*)

expliquèrent qu'ils n'avaient guère pu procéder autrement, les petits mordaient et se débattaient.

Tandis que Sa Majesté terminait son petit déjeuner, avant de prendre ses infusions, qui permettaient d'espérer qu'elle serait de meilleure humeur, j'allai vers ces petits, j'ordonnai qu'on leur débarbouillât le visage, puis je les examinai de près, veillant néanmoins à ne pas être mordu. À en juger par leur taille, j'eusse dit qu'ils avaient entre quatre et six ans, mais, en regardant leurs dentitions, j'estimai qu'ils étaient plus âgés quoique d'allure chétive. La fillette était plus grande et plus forte, le garçonnet plus fluet, maigrichon mais vif et remuant. Ce qui m'intéressa surtout chez eux, ce fut leur peau. Elle avait un teint étrange que je n'avais jusque-là jamais observé, d'un vert entre celui des petits pois jeunes et des olives italiennes. Les cheveux qui descendaient sur leurs visages en mèches pleines de nœuds étaient clairs, mais recouverts d'un voile verdâtre pareil à celui des pierres moussues. Le jeune Ryczywolski me déclara que ces Enfants verts – nous les appelâmes ainsi d'emblée – étaient certainement des victimes de la guerre que la nature avait nourries dans la sylve, comme il y en avait eu des exemples dans l'histoire, à commencer par Romulus et Remus. Le champ d'action de la nature était immense, beaucoup plus vaste que celui, si modeste, de l'homme.

Un jour, alors que nous traversions la steppe de Mohylew où fumaient encore à l'horizon les villages incendiés que la forêt envahirait vite, le roi me demanda ce qu'était la nature. En accord avec mes convictions, je lui répondis qu'elle était tout ce qui nous entourait, à l'exception de ce qui était humain ; autrement dit, nous et nos créations. Le roi cligna des yeux comme s'il se livrait à une expérience visuelle, et j'ignore ce qu'il vit, mais il déclara :

– Un vaste néant, donc.

Je pense que c'est ce que voient les pupilles des êtres élevés à la cour, habitués qu'ils sont à regarder les entrelacs des tissus vénitiens, les circonvolutions des tapis turcs ou les motifs complexes des carrelages et des mosaïques. Quand leur regard est confronté à la complexité de la nature, ils n'y perçoivent que le chaos d'un vaste néant.

Toute dévastation fait que la nature reprend ce que l'homme lui avait confisqué, non sans chercher par ailleurs à s'emparer avec audace des êtres humains pour les ramener à leur état originel. Mais à voir ces enfants, il était permis de se demander si le paradis existait encore dans la nature ; l'enfer semblait plus assuré tant ils étaient sauvages et miséreux. Sa Majesté se montrait vivement intéressée par ces petits, elle ordonna qu'ils fussent ajoutés aux bagages pour être transportés jusqu'à Lwów avec nous, afin d'y être examinés soigneusement, mais une évolution soudaine de la situation lui fit abandonner ce projet. En effet, l'orteil du pied royal enfla si terriblement que Sa Majesté ne put en aucune manière enfiler ses chaussures. En outre, la douleur l'accabla avec une telle intensité que je vis la sueur perler sur son visage régalien. Et je fus saisi de frissons lorsque j'entendis le monarque de ce grand royaume se lamenter avec moult gémissements. Il ne fut plus question de poursuivre le voyage. J'installai le roi près du poêle, je préparai des compresses et j'ordonnai que l'on fit sortir de la pièce tous ceux qui n'avaient pas à être témoins de cette mise à mal de la dignité sérénissime. Lorsque l'on voulut emporter les malheureux mouflets capturés dans la forêt et toujours entravés comme des agneaux, par quelque manière relevant du miracle, la fillette échappa aux servantes pour se jeter aux pieds endoloris du roi. Elle se mit à frotter l'orteil de ses cheveux pleins de nœuds. Le monarque, déconcerté, ordonna d'un geste qu'on la laissât faire. L'instant suivant, à sa grande surprise, il constata qu'il souffrait moins et, après cela, il demanda que l'on veillât à bien nourrir ces petits, qu'on les vêtit enfin comme des êtres humains – et ainsi fut fait. Cependant, au moment où nous faisons nos bagages et que, le plus innocemment du monde, je tendis la main vers le garçonnet pour lui caresser la tête, comme cela se fait avec les enfants en tout pays, il me mordit au poignet tellement fort que mon sang coula. Dans la crainte d'attraper la rage, je m'éloignai pour laver ma plaie dans le ruisseau proche. Et là, près de l'eau, sur la berge incertaine et boueuse, la fatalité voulut que je glisse ; en tombant, je heurtais de plein fouet un petit pont en bois et provoquai l'effondrement sur moi de bûches qui y étaient empilées. Une

douleur affreuse à la jambe me fit hurler tel un animal. Avant de perdre conscience, j'eus encore le temps de comprendre que les choses tournaient mal pour moi.

Quand je repris mes esprits, la joue tapotée par le jeune Ryczywolski, je vis au-dessus de moi le plafond d'une pièce du manoir et, autour, des visages anxieux, dont celui de Sa Majesté, qui étaient tous étrangement flous, distendus et vacillants. Je compris alors que j'avais été longuement inconscient et pris de fièvre. « Pour l'amour de Dieu, Davisson, que vous arrive-t-il ? » demanda Sa Grandeur Royale, inquiète, en se penchant vers moi. Les boucles soignées de sa perruque de voyage frôlèrent ma poitrine et j'eus la sensation que ce contact délicat me fut douloureux, lui aussi. En cet instant difficile, il ne m'échappa pourtant pas que le visage de Sa Majesté s'était apaisé, que la transpiration en avait disparu. Le roi se tenait devant moi avec ses chaussures aux pieds.

– Nous devons nous mettre en route, Davisson, me dit-il, soucieux.

– Sans moi ? fis-je poussant un gémissement, tremblant tout entier de douleur dans la crainte d'être abandonné en ces lieux.

– Je vous enverrai sans tarder le meilleur praticien de Lwów...

Je sanglotai alors, plus par désespoir que de souffrance physique.

Ce fut en larmes que je fis mes adieux à Sa Majesté lorsque son cortège s'ébranla. Sans moi ! Le jeune Ryczywolski me fut laissé comme compagnon, ce qui apaisa au moins un peu mon mal, et nous fûmes confiés au *subcamerarius* Hajdamowicz. Sans doute en guise de consolation, l'on nous laissa également les Enfants verts ; peut-être aussi pour m'occuper jusqu'à ce que les secours arrivent.

J'avais à la jambe une double fracture qui, de plus, se révélait complexe. En un endroit, l'os avait perforé la peau, et il fallait de grandes connaissances pour le remettre en place. Il me fut impossible de m'en charger seul, à la moindre tentative, je m'évanouissais aussitôt. J'avais pourtant entendu parler d'hommes qui s'étaient auto-amputés. Avant de partir, le roi avait dépêché un courrier spécial avec l'ordre de faire venir immédiatement le meilleur chirurgien de Lwów, mais je devinai que

deux semaines au moins s'écouleraient avant qu'il n'arrivât. Or, il fallait réduire cette fracture au plus vite car, dans ce climat humide, une gangrène qui s'y installerait m'empêcherait à jamais de revoir la cour de France, dont je m'étais tellement plaint, mais qui, désormais, en ces heures critiques, m'apparaissait comme le centre du vrai monde, le paradis perdu, le plus beau de mes rêves. Je ne reverrais plus non plus les monts d'Écosse...

Quelques jours durant, je m'appliquai seul des onguents contre la douleur, pris parmi ceux que je donnais au roi pour le soulager de la goutte. Le messenger de Lwów finit par arriver, mais sans le praticien qui avait été tué en chemin par l'une de ces hordes tatares nombreuses à sévir dans la région. Il nous assura qu'un autre chirurgien serait bientôt là. Par ailleurs, il nous apprit que le roi, dès son heureuse arrivée à Lwów, avait solennellement confié en la cathédrale la *Respublica* à Marie, la Mère de Dieu, de sorte qu'elle défende son pays contre les Suédois, les Moscovites, Bohdan Chmielnicki et tous ceux qui s'étaient jetés sur la Pologne tels des loups sur une biche blessée. Sachant que Sa Majesté avait plus de soucis qu'il n'en fallait, je fus d'autant plus touché que, par son émissaire, il m'envoyât de l'eau-de-vie de la meilleure qualité, plusieurs bouteilles de vin rhénan, une couverture en fourrure et du savon français. Ce fut ce dernier présent qui me réjouit le plus.

Je pense que le monde est un centre entouré de cercles. Que ce centre du monde varie avec le temps : autrefois, c'était la Grèce, Rome ou Jérusalem. Désormais, c'est sans conteste la France, ou plus exactement Paris. Il serait possible de tracer au compas des cercles autour de cette ville. Le principe est simple : plus l'on se trouve près du centre, plus tout semble vrai et tangible ; plus l'on s'en éloigne, et plus le monde se distend, pareil à un tissu gagné par l'humidité. Qui plus est, le centre du monde est comme légèrement surélevé, de sorte que tout ce qui s'y crée se diffuse vers le bas et l'extérieur : les grandes idées, les modes et les inventions. Les cercles les plus centraux s'en imprègnent les premiers, puis les suivants un peu moins, tandis que les plus éloignés ne bénéficient que d'une infime partie de ce rayonnement. Je réalisai cela tandis que – aussi esseulé qu'Ovide en relégation à Tomis – j'étais alité

chez le *subcamerarius* Hajdamowicz, quelque part au milieu des marais, sans doute l'un des derniers cercles possibles, loin du centre du monde. Et les fièvres me soufflaient que à l'exemple de Dante qui avait écrit sa *Divine Comédie*, je pourrais moi aussi concevoir une grande œuvre sur les cercles, non pas ceux de l'au-delà mais ceux de l'Europe, ici-bas, et chacun d'eux serait aux prises avec un péché différent et aurait à subir un châtement particulier. À n'en pas douter, c'eût été une grande comédie des enjeux masqués, des armistices rompus, une comédie où les rôles changeraient au cours du spectacle avec des *qui pro quo* qui n'en finiraient pas ; un récit sur la folie des grandeurs des uns, l'indifférence ou l'égoïsme des autres, mais aussi le courage de rares individus, sans doute plus nombreux qu'il n'y paraît. Sur cette scène appelée Europe, les protagonistes ne seraient nullement unis par une religion, comme le souhaiteraient d'aucuns – les religions divisent plutôt qu'elles n'unissent, ce qui n'est guère difficile à reconnaître quand on compte le nombre de morts pour motif religieux, ne serait-ce qu'au cours des guerres actuelles. Dans cette comédie, ce qui unirait les hommes serait différent – la fin devait être heureuse et bienveillante –, ce serait le bon sens et l'intelligence de la grande œuvre divine. Dieu nous donna un esprit et des sens pour étudier le monde et accroître nos connaissances. L'Europe se trouve là où la raison est à l'œuvre.

Pareilles réflexions se bouscuaient dans ma tête aux heures où elle était la plus claire. Néanmoins, je passai la plupart des jours suivants à délirer et, tandis que le médecin de Lwów n'arrivait toujours pas, mes hôtes envoyèrent chercher une rebouteuse dans les marécages avec la permission du jeune Ryczywolski, qui était responsable de moi. Elle arriva avec son aide, un muet, et, après m'avoir fait avaler une bouteille d'eau-de-vie, elle réduisit ma fracture, mes os brisés furent remis en place. Cela me fut relaté avec émotion par mon jeune compagnon, un peu plus tard, car quant à moi, je ne me souvenais de rien.

Lorsque je revins à moi après l'intervention, le soleil était déjà haut dans le ciel. Bientôt Pâques arriva. Un prêtre vint à Hajdamowicze pour y célébrer la messe dans la chapelle et, à cette occasion, il baptisa les Enfants verts, ce que me rapporta

mon ami, très excité, ajoutant qu'au domaine, on disait que c'était le sort jeté par ces deux êtres qui aurait été cause de mon malheur. Je ne croyais pas à pareilles sornettes, aussi interdis-je de les répéter.

Un soir, Ryczywolski m'amena la fillette désormais propre, correctement vêtue et, en outre, absolument calme. Avec mon assentiment, il lui demanda de frotter ses mèches emmêlées contre ma jambe malade comme elle l'avait fait pour le roi. Je me mis à gémir, ce toucher à lui seul était douloureux, mais je le supportai bravement jusqu'à ce que le mal faiblît et que l'enflure décrût. La fillette revint encore trois fois.

Après quelques jours, alors que le temps s'était réchauffé comme à l'habitude au printemps, j'essayai de me lever. Les béquilles que l'on m'avait taillées dans du bois étaient très confortables, aussi allai-je jusqu'à la véranda où, avide de lumière et d'air frais, je passai l'après-midi. J'observais l'activité autour du manoir affligeant du *subcamerarius*. Le domaine était riche et vaste, certes, mais les écuries et les étables semblaient originaires d'un cercle particulièrement éloigné de la civilisation. Je réalisai avec tristesse que j'allais séjourner en cet endroit un certain temps et que, pour supporter cet exil, je devais me trouver une occupation – car ce n'était qu'ainsi, dans cette contrée humide et boueuse, que j'éviterais de sombrer dans la mélancolie et de perdre tout espoir que Dieu, dans Sa bonté, me permît de revoir un jour la France.

Ryczywolski m'amenait ces deux enfants sauvages que les Hajdamowicz avaient pris sous leur protection, ne sachant qu'en faire dans ce bout du monde, et en pleine guerre, qui plus est. Par ailleurs, le *subcamerarius* n'excluait pas que Sa Majesté pût les réclamer. Les enfants étaient habituellement tenus sous clé au rez-de-chaussée d'un bâtiment des dépendances où s'entassaient maintes choses utiles et inutiles. Ils suivaient des yeux l'activité des habitants par les interstices entre les planches des parois, faisaient leurs besoins dehors en s'accroupissant, mangeaient très goulûment avec leurs doigts, mais refusaient toute viande qu'ils recrachaient aussitôt. Ils ne connaissaient ni les lits ni les brocs d'eau et vasques. Quand ils étaient effrayés, ils se jetaient à terre pour marcher à quatre pattes et chercher à mordre ;

réprimandés, ils se roulaient en boule et restaient immobiles un long moment. Entre eux, ils communiquaient par des sons rauques ; une fois dehors, dès que le soleil brillait, ils se défaisaient de leurs vêtements pour se chauffer à ses rayons.

Le jeune Ryczywolski décida que ces enfants seraient pour moi à la fois une distraction et une occupation, puisque, en tant que savant, je voudrais les étudier et les décrire, ce qui m'éviterait de penser sans cesse à ma jambe malade.

Et il avait raison. Il me semblait que ces petits êtres étranges ressentait une sorte de repentir à la vue de ma main recouverte d'un bandage à cause de la morsure et de ma jambe immobilisée par deux planchettes. Le temps passant, la fillette commença à me faire confiance et, un jour, elle se laissa examiner plus attentivement. Nous étions assis devant les dépendances, contre la porte en bois chauffée par le soleil. La nature avait repris vie, l'odeur omniprésente de l'humidité avait faibli. Je tournai délicatement le visage de l'enfant vers la lumière pour saisir entre mes doigts plusieurs mèches de ses cheveux ; elles semblaient chaudes, comme faites de laine, et, en les humant, je constatai qu'elles sentaient la mousse des bois ; il semblait que des lichens avaient poussé entre les cheveux. Observée de près, la peau de la fillette était piquée d'innombrables petites taches vert foncé que, au premier abord, j'avais prises pour de la saleté. Cela nous étonna grandement, Ryczywolski et moi ; nous en conclûmes que l'enfant avait en elle quelque chose de végétal. Nos suspicions que c'était la raison qui la faisait se déshabiller et s'exposer au soleil, parce que toute plante a besoin de la lumière solaire dont elle se nourrit à travers ses membranes, et que, dès lors, la petite n'avait guère besoin de manger beaucoup, quelques miettes de pain lui suffisaient. D'ailleurs, elle avait déjà été surnommée *Ośródka*, un nom difficile à prononcer pour moi, mais qui sonnait bien. Cela signifiait « le milieu tendre du pain » et désignait donc également une personne qui mangeait la mie en laissant la croûte.

Ryczywolski, de plus en plus fasciné par les Enfants verts, me confia qu'il avait entendu chanter la fillette. À vrai dire, il ressortait de son récit qu'il s'agissait plutôt d'un fredonnement ; néanmoins, cela signifiait que la gorge était normale et que

l'absence de parole relevait d'une donnée de nature différente. Je constatai également que son corps ne différait aucunement de celui des enfants ordinaires.

– Et si nous avions capturé des elfes polonais ? plaisantai-je un jour.

Le jeune Ryczywolski s'emporta en disant que je le prenais pour un sauvage ; il ne croyait pas à ces choses-là, lui !

Les habitants du domaine avaient divers avis sur la manière de traiter le *kottun*. Et qui plus est, celui-là était vert ! Certains considéraient que c'était la manifestation d'un mal interne, et que lui, le *kottun*, le tirait vers l'extérieur. Pour peu qu'on le tonde, affirmait-on, la maladie retournerait dans le corps pour tuer son propriétaire. D'autres, en revanche, et, parmi ceux-ci, le *subcamerarius* Hajdamowicz qui se voulait homme du monde éclairé, affirmaient qu'il fallait raser cette plique tant elle était un habitacle de poux et d'autres vermines.

Le *subcamerarius* se fit donc apporter les ciseaux qui servaient à la tonte des moutons pour supprimer les mèches verdâtres des enfants. Effrayé, le garçonnet se cacha derrière sa sœur – je supposais que c'était sa sœur –, mais elle, elle semblait plus téméraire, voire arrogante ; elle fit un pas en avant, plongea son regard dans celui du maître de maison et ne le détourna aucunement, au point que Hajdamowicz se troubla. Des profondeurs de sa gorge, elle émit un grognement proche de celui d'une bête sauvage, et ses lèvres retroussées laissèrent apparaître les pointes de ses dents. Il y avait dans ses yeux une expression étrange, comme si la fillette ne connaissait rien de nos usages et nous fixait à la manière des animaux, d'un regard qui nous traversait de part en part. En outre, il y avait en elle une assurance inattendue, adulte, au point que, un instant, je ne vis plus en elle une enfant, mais une vieillarde ratatinée. Nous en eûmes tous froid dans le dos et le *subcamerarius* décida finalement de renoncer à la tonte.

Malheureusement, quelque temps après leur baptême dans la petite église en bois qui rappelait un poulailler, il se trouva qu'une nuit le garçonnet tomba malade. À la grande frayeur et immense surprise de tous, il mourut brusquement, ce que toute la domesticité comprit comme le signe de sa nature diabolique. Qui

d'autre que le démon aurait pu être tué par de l'eau bénite ? ! Mais pourquoi avec un tel délai et non immédiatement ? Le Malin se défendait... *Summa summarum*, on admit que des forces supérieures s'étaient mêlées de l'affaire des Enfants verts.

Ce jour-là précisément, de tous les marais alentour montèrent des sonorités bizarres – mi-chants d'oiseaux, mi-coassements de grenouilles –, on eût dit un orchestre funèbre. Le corps fluet du garçonnet fut lavé, habillé et placé sur une civière autour de laquelle l'on alluma des cierges. Durant ces préparatifs, l'on me permit d'examiner une fois encore le corps, en ma qualité de médecin, et mon cœur se serra un instant à la vue de ce mouflet. Ce ne fut que quand je le vis nu, que je compris que j'avais affaire à un enfant et non pas à une chimère. Je songeai aussi que, comme tout être vivant, il devait avoir des parents. Où étaient sa mère et son père ? Leur manquait-il ? S'inquiétaient-ils pour lui ?

Je dominaï rapidement ces émois indignes d'un médecin savant et, après un examen détaillé, je pus conclure que les bains trop précoces dans l'eau glacée du torrent avaient nui à l'enfant et provoqué sa mort. Je constatai également qu'il n'y avait chez lui rien de bizarre, excepté la couleur de sa peau que j'attribuai à un séjour prolongé en forêt et au sein des forces de la nature. Manifestement, la peau s'était adaptée à l'environnement comme le font les ailes de certains oiseaux pour ressembler à l'écorce des arbres ou les sauterelles pour se fondre dans l'herbe. La nature est riche de pareilles correspondances. Elle fut ainsi créée, pour qu'existât un remède naturel à tout mal. Le maître que j'avais pris pour modèle, le grand Paracelse, l'avait écrit, et je le répétais au jeune Ryczywolski.

Dès la première nuit qui suivit la mort du garçonnet, son corps disparut. Il se trouva que les femmes chargées de le veiller, étourdiées par l'odeur de l'encens, étaient allées se coucher à minuit, et, à l'aube, quand elles s'étaient levées, il n'y avait plus aucune trace de la dépouille. L'on nous réveilla, des lumières furent allumées dans tout le domaine, l'effroi et la terreur gagnèrent chacun. Les serviteurs firent aussitôt courir la nouvelle que le jeune démon avait simulé sa mort par des subterfuges magiques, et que, une fois qu'il n'y eut plus personne autour de sa bière, il s'était animé

pour retourner parmi les siens, en forêt. D'autres ajoutèrent qu'il pourrait se venger de sa captivité. Alors, on tira les verrous, une grande inquiétude se propagea comme si quelque attaque tatare nous menaçait. Nous enfermâmes Ośródka à double tour. Elle restait étrangement indifférente, dans des vêtements déchirés et sales, ce qui lui valait de paraître suspecte. Avec le jeune Ryczywolski, nous nous mîmes à la recherche du moindre indice : dans la pièce, il n'y avait par terre que quelques traces qui pouvaient avoir été laissées par un corps tiré ; au-dehors, la panique avait anéanti la moindre possibilité de trouver quoi que ce fût, tout avait été piétiné. Les funérailles furent annulées, la bière rangée et les cierges remis dans les coffres pour y attendre une utilité future. Pourvu qu'elle n'arrivât pas trop vite ! Quelques jours durant, comme déjà narré, nous vécûmes au domaine en état de siège, mais, cette fois, ce n'était pas la peur du Turc ou du Moscovite qui nous tenait – mais une crainte étrange, d'un vert feuille empuanti de boue et de lichen. Notre inquiétude se passait de paroles, elle nous collait à la peau, rendait nos pensées confuses en les portant vers les fougères et les marécages sans fond. Les insectes semblaient nous observer ; à nos oreilles, les mystérieux bruissements sylvestres se muaient en appels et en lamentations. Tous, serviteurs et nobles, nous nous réunîmes dans la grande salle appelée ici *światlica*, ou « foyer », pour y consommer sans appétit une modeste collation et boire de l'eau-de-vie, non pas pour nous réjouir mais pour surmonter notre effroi et nos tourments.

Le printemps gagnait plus intensément les forêts avoisinantes et inondait les marais qui se couvrirent bientôt de fleurs à grosses tiges, de lys d'eau aux formes et couleurs inconnues et de plantes flottantes à grandes feuilles dont je ne connaissais pas le nom pour ma plus grande honte de botaniste. Le jeune Ryczywolski faisait de son mieux pour me distraire, mais que pouvait-il inventer dans ces circonstances ? Nous n'avions pas de livres, nos maigres provisions de papier et d'encre me permettaient à peine de faire l'esquisse de quelques plantes. Mon regard se dirigeait de plus en plus souvent vers la fillette, Ośródka, qui, désormais privée de son frère, se rapprochait de nous. Elle s'attachait

tout particulièrement au jeune Ryczywolski, elle le suivait, et je commençai à soupçonner que j'avais mal évalué son âge. Je m'efforçai donc de repérer chez elle des signes de féminité précoce, mais son corps restait infantile, maigre, sans aucune rondeur. Les Hajdamowicz lui avaient offert de beaux vêtements et des chaussures, mais dès qu'elle sortait, elle les retirait avec application pour les déposer soigneusement près du mur. Bientôt, nous nous mîmes à lui apprendre à parler et à écrire. Je dessinais des animaux que je lui montrais avec l'espoir qu'elle émettrait un son. Elle regardait attentivement, mais j'avais l'impression que son regard glissait à la surface du feuillet sans accrocher au sens. Quand elle prenait le fusain, elle parvenait à faire un cercle, mais se lassait vite.

Il me faut consigner ici quelques mots à propos du jeune Ryczywolski. Il se prénommaît Felix et cela lui allait parfaitement tant c'était un homme heureux en toutes circonstances, toujours de bonne humeur et plein de bonne volonté en dépit de ce qu'il avait vécu. Il se trouve en effet que toute sa famille avait été décimée par les Moscovites, qui avaient éventré son père et sauvagement violé ses sœurs et sa mère. Comment lui-même avait pu conserver sa bonne santé mentale, ne jamais verser une larme, ne succomber à aucune mélancolie, cela, je ne saurais le comprendre. De moi, il avait appris déjà un grand nombre de choses, et ce ne fut donc pas en vain que Sa Majesté s'était efforcée de le placer auprès d'un bon maître – s'il sied de parler ainsi de soi-même. Cet homme de belle prestance, mince, svelte, agile, aux cheveux clairs et aux yeux bleus, aurait donc été promis à une belle carrière s'il n'y avait eu les événements que je m'appête à raconter. Cependant, davantage encore que moi – moi qui, empâté par la cuisine polonaise, étais encore incapable d'aller au-delà de la cour –, il s'intéressait au phénomène de la *plica polonica* qui, à Hajdamowicze, faisait un avec Ośródka.

En été, durant les grandes chaleurs de juillet, des lettres nous apprirent que Varsovie avait été reprise aux Suédois, et je pensais déjà que les choses reviendraient à leur belle tournure d'avant, et que, moi, je me remettrais suffisamment pour pouvoir rejoindre

Sa Majesté et soigner sa goutte. En attendant, un autre médecin avait la charge de veiller sur la santé défaillante du roi, ce qui me remplissait d'inquiétude. La cure mercurielle que je voulais administrer à Sa Royale Personne était encore peu connue. En Pologne, la pratique médicale et son art étaient peu précis, les mires ignoraient les découvertes récentes en anatomie et en science pharmaceutique, ils recouraient aux vieux remèdes plus proches de la sagesse populaire que découlant d'études approfondies. Je serais malhonnête, pourtant, si je cachais ma conviction que, y compris à la cour illustrissime de Louis, rares étaient les médecins qui, en réalité, n'étaient pas des charlatans, recourant à de prétendues découvertes et recherches qui étaient pure invention de leur part.

Ma jambe, malheureusement, ne guérissait pas bien, et je ne pouvais toujours pas prendre appui sur elle. La rebouteuse – là-bas, cela s'appelait une *szeptucha*, autrement dit une chuchoteuse – venait me voir pour masser mes muscles flétris avec un liquide marron et malodorant. À ce moment-là, nous parvint la triste nouvelle que les Suédois avaient repris Varsovie et qu'ils la pillaient impitoyablement. Je songeai donc à ma bonne fortune, au fait que ce n'était pas sans raison que je recouvrais la santé au milieu de ces marais : Dieu m'avait envoyé ce tourment pour me garder en sécurité loin de la violence, de la guerre et de la folie humaine.

Quelque deux semaines après la Saint-Christophe, jour qui, dans ces marécages, était très festif – ce qui se conçoit, puisque ce saint fit traverser les eaux jusqu'à la terre ferme à l'Enfant Jésus sur ses épaules –, nous entendîmes la voix d'Ośródka pour la première fois. Elle s'adressa d'abord au jeune Ryczywolski qui, surpris, lui demanda pour quelle raison elle s'était tue jusque-là ; elle répliqua que personne ne lui avait jamais rien demandé, ce qui était vrai puisque nous étions partis du principe qu'elle ne savait pas parler. Je regrettai ma piètre connaissance du polonais, je l'aurais volontiers interrogée sur diverses choses, mais Ryczywolski avait lui aussi du mal à la comprendre, car elle parlait un dialecte ruthène local... Elle prononçait un mot ou une courte phrase, puis posait son regard sur nous comme pour en évaluer l'effet ou attendre de nous confirmation. Elle avait une

voix qui lui seyait mal – basse et plutôt masculine –, ce n'était en aucun cas celle d'une petite fille. Quand, pointant le doigt, elle disait « arbre », « ciel » ou « eau », j'avais le sentiment troublant que ces mots désignant des éléments simples du monde sortaient de l'au-delà.

L'été battait son plein, les marais s'étaient asséchés, mais personne ne s'en réjouissait trop, car ils pouvaient être traversés par n'importe qui et cela faisait courir au hameau de Hajdamowicze un risque permanent d'attaques de la part d'ennemis ou de brigands enhardis par cette guerre interminable. En ces temps-là, il était difficile de savoir qui frayait avec qui et de quel côté il se situait. Les Moscovites nous attaquèrent une fois, Hajdamowicz dut négocier avec eux et leur verser une rançon. Une autre fois, nous repoussâmes l'attaque d'une bande de soldats en maraude. Le jeune Ryczywolski se saisit d'une arme à feu avec laquelle il en abattit plusieurs, ce qui lui fut compté pour un acte grandement héroïque.

Dans chaque nouvel arrivant, je m'attendais à voir un messenger royal, désireux que j'étais que Son Altesse me requît à ses côtés, mais rien de tel n'arrivait puisque la guerre se prolongeait et que le roi accompagnait courageusement ses armées, oubliant certainement son médecin étranger. Je songeais même à prendre la route sans attendre d'être appelé, mais que faire quand je n'arrivais pas à grimper seul sur mon cheval ? ! Plongé dans mes sombres pensées, assis sur un banc, j'observais comment se rassemblaient autour d'Ośródka un nombre de jour en jour croissant de jeunes servantes du domaine, d'enfants de paysans – mais également parfois le jeune Monsieur ou les demoiselles Hajdamowicz – et tous faisaient cercle pour écouter son bavardage.

– De quoi causent-ils ainsi ? Que racontent-ils ? interrogeai-je Ryczywolski qui commença par tendre l'oreille discrètement, puis s'installa ouvertement au sein de cet attroupement étrange.

Il me rapporta ensuite fidèlement tout, tandis qu'il me préparait à la nuit et, de ses fines mains, massait mes cicatrices en voie de guérison avec l'onguent malodorant de la *szeptucha* qui se révéla être un remède grandement efficace.

– Elle raconte que, dans la forêt, très loin au-delà des marais, se trouve une contrée où l'éclat de la lune est pareil à celui du soleil, qui, lui, est plus sombre que le nôtre.

Ses doigts caressaient délicatement ma pauvre peau pour ensuite presser, palper et rouler un peu la chair de ma cuisse pour mieux y faire circuler le sang.

– Dans cette contrée, les gens vivent dans les arbres dont ils investissent les cavités pour dormir. Durant le jour lunaire, ils se déplacent jusqu'aux cimes où ils exposent leurs corps nus à la lueur de la lune, ce qui fait verdigriser leur peau. Grâce à cette lumière, ils ne doivent guère manger beaucoup ; les baies de la forêt, les champignons et les noisettes leur suffisent. De fait, comme il ne leur faut ni cultiver la terre ni bâtir de demeures, le plaisir préside chez eux à tout travail. Il n'y a là-bas ni dirigeants, ni seigneurs, ni paysans, ni prêtres. Quand ils doivent entreprendre quelque chose, ils se réunissent dans un arbre pour tenir conseil avant de faire ce qu'ils auront ainsi décidé. Quand quelqu'un ne s'y conforme pas, ils le laissent en paix, il changera d'avis de lui-même. Quand deux personnes s'apprécient, elles restent ensemble un temps, mais une fois leur sentiment disparu, elles se séparent pour aller vivre avec d'autres. Les enfants viennent de là. Quand un enfant paraît, il a tout le monde pour parents et tous s'en occupent. Parfois, quand ces gens grimpent à l'arbre le plus haut, ils distinguent vaguement notre monde au loin, ils voient les fumées des villages incendiés et sentent la puanteur des corps carbonisés. Ils filent alors rapidement sous les feuilles, parce qu'ils ne veulent pas se corrompre les yeux avec pareilles visions ni se gêner le nez avec pareilles odeurs. La clarté de notre monde leur est désagréable, ils la trouvent repoussante. Pour eux, c'est un mirage, car jamais encore les Tatares ou les Moscovites ne sont arrivés jusqu'à eux. Ils pensent que nous ne sommes pas réels, mais un mauvais rêve.

Un jour Ryczywolski demanda à Ośródka s'ils croyaient en Dieu.

– Qui est Dieu ? demanda-t-elle.

Cela parut étrange à tout le monde, mais attirant également, parce que la vie sans aucune conscience de l'existence de Dieu

pouvait être plus simple et libérée de questions aussi accablantes que celle-ci : « Pourquoi Dieu autorise-t-Il une si grande souffrance de toute la création, s'Il est bon, miséricordieux et tout-puissant ? »

Une fois, je lui fis demander comment le peuple vert passait l'hiver. Le soir même, Ryczywolski m'apporta la réponse ; tandis qu'il malaxait mes pauvres cuisses, il me raconta que ces gens ne remarquaient guère l'hiver car, dès les premiers frimas, ils se réunissaient dans la plus grande cavité du plus grand arbre où, blottis les uns contre les autres telles des souris, ils sombraient dans le sommeil. Une mousse dense les recouvrait peu à peu pour les protéger contre le froid et de gros champignons obturaient l'entrée du creux, les rendant invisibles de l'extérieur. Leurs rêves avaient pour propriété d'être communs à tous, autrement dit quand l'un fait un rêve, l'autre le « voit » dans sa tête. Ainsi, ne s'ennuient-ils jamais. Ils maigrissaient beaucoup pendant la saison froide. Mais, lorsque paraissait la première lune chaude de printemps, tous sortaient pour grimper aux frondaisons où ils exposaient leurs corps blafards à sa lueur jusqu'à ce qu'ils verdissent en signe de bonne santé. Ils avaient également leur manière de communiquer avec les animaux, et, dans la mesure où ils ne consommaient pas de viande ni ne chassaient, ceux-ci étaient leurs amis et les aidaient si besoin était. Les bêtes, paraissait-il, leur racontaient leurs histoires, grâce à quoi ces hommes devenaient plus instruits et connaissaient mieux la nature.

Tout cela me sembla relever des balivernes populaires, je me demandais même si Ryczywolski n'inventait pas. C'est pourquoi, un jour, avec l'aide d'un serviteur, je me cachai pour écouter Ośródka. Je dois avouer que la fillette parlait avec aisance et fluidité tandis que tous prêtaient l'oreille en silence ; je ne pus pourtant pas vérifier si Ryczywolski n'étoffait pas ses récits. Un autre jour, je le poussai à la questionner sur la mort. Mon jeune ami me rapporta la réponse suivante :

– Ils considèrent qu'ils sont des fruits. L'homme est un fruit, disent-ils, et les animaux le mangeront. C'est pourquoi ils attachent leurs défunts aux branches des arbres et attendent que les oiseaux et la faune sylvestre dévorent la dépouille.

À la mi-août, quand les marais furent encore plus asséchés et que la boue des routes durcit, l'émissaire royal que j'attendais depuis si longtemps arriva enfin à Hajdamowicze. Il voyageait dans un attelage confortable, entouré de plusieurs hommes en armes, et il était porteur de lettres et de présents pour moi : de nouveaux habits et de bonnes boissons. La générosité royale m'émut tellement que j'en versai des larmes. Ma joie était grande parce que nous devions regagner le monde quelques jours plus tard. Boitant et sautillant, j'embrassai à maintes reprises Ryczywolski. J'étais si las de ce domaine dissimulé entre bois et marécages, de ces feuillages pourrissants, de ces mouches, ces araignées, cette vermine, ces grenouilles, ces hannetons en tout genre, et de cette humidité omniprésente, cette odeur de vase et cette dense senteur de verdure qui m'abrutissaient ! Tout cela m'exaspérait. J'avais rédigé l'opuscule sur la *plica polonica* et je considérais avoir sérieusement épuisé le sujet. J'avais également décrit plusieurs plantes locales. À quoi aurais-je pu servir de plus en cet endroit ?

Le jeune Ryczywolski n'était pas aussi heureux que moi de voir approcher le jour du départ. Il était nerveux, il disparaissait, puis, le soir, me disait juste qu'il était allé discuter sous le tilleul, affirmant poursuivre ainsi ses propres études. J'aurais dû avoir des soupçons, mais la proximité du retour m'enivrait et je ne devinai rien.

La pleine lune tombait aux premiers jours de septembre ; or, je dors toujours mal à ce moment. Celle qui s'élevait au-dessus des forêts et des marécages était tellement grande qu'elle pouvait sembler effrayante. Les choses arrivèrent durant l'une des dernières nuits avant mon départ. Je n'arrivais pas à m'endormir, en dépit du fait que j'étais fatigué d'avoir passé la journée à emballer mes herbiers. Je me tournais et retournais dans mon lit. Il me sembla entendre des chuchotements, des bruits de petits pas, de choses traînées, le grincement alarmant de verrous. Je pensais que c'étaient des hallucinations ; mais, le matin, il devint clair que tel n'était pas le cas. Tous les enfants, tous les adolescents avaient disparu du domaine sans laisser la moindre trace, y compris ceux du *subcamerarius*, ses quatre fillettes et son fils. En tout, cela en faisait trente-quatre, autrement dit toute la descendance

du lieu. Il ne restait que les nourrissons encore au sein de leurs mères... Mon magnifique jeune Ryczywolski, que je voyais déjà à mes côtés à la cour de France, avait disparu lui aussi.

À Hajdamowicze, ce fut le jour du Jugement dernier. Les lamentations des femmes s'élevaient jusqu'aux cieux. L'idée que ce pouvait être le fait des Tatares, qui, comme on le sait, capturent la jeunesse, fut vite écartée – tout s'était passé dans un trop grand silence. On commença à soupçonner l'intervention d'une force impure. Les hommes aiguisèrent leur faux, leur faucille ou leur épée, tout ce que chacun avait à sa portée ; ils multiplièrent les adieux puis, à midi, partirent en rangs serrés à la recherche des disparus. En vain. Dans la soirée, des valets de ferme découvrirent un corps d'enfant placé très haut dans un arbre de la forêt proche du domaine, et cela suscita des cris terribles car, grâce au linceul, tous reconnurent le garçonnet vert mort au printemps. Il ne restait plus grand-chose de sa dépouille, les oiseaux avaient fait leur œuvre.

Toute la fraîcheur de la jeunesse s'était envolée de Hajdamowicze, l'avenir s'était évanoui. La forêt, telle l'armée du plus puissant royaume de la terre, se dressait en muraille autour du domaine, et c'était comme si ses hérauts sonnaient la retraite. Pour où ? Vers le dernier cercle de la Terre, celui dont la taille est inimaginable, au-delà de l'ombre des feuillages, au-delà de la tache de lumière, dans l'ombre éternelle.

J'attendis le retour du jeune Ryczywolski trois jours de plus et, finalement, je lui laissai un mot : « Si tu reviens, où que je sois, rejoins-moi. » À Hajdamowicze, après ces trois journées, nous comprîmes tous que les jeunes ne seraient pas retrouvés, qu'ils s'en étaient allés vers le monde lunaire. Je pleurai lorsque le carrosse royal s'ébranla, non pas à cause de ma jambe douloureuse, mais sous le coup de ma profonde émotion. Ainsi quittai-je ce dernier cercle du monde, ses marges humides et répugnantes, ses souffrances jamais décrites, ses horizons incertains et troubles au-delà desquels il n'y a plus que le Vaste Néant. De nouveau, je me dirigeais vers le centre, là où tout reprend sens pour composer un ensemble cohérent. Je mets par écrit ce que je vis dans les confins avec honnêteté, sans rien ajouter ni retirer ; je

compte sur toi, lecteur, pour m'aider à comprendre ce qui y est arrivé et qu'il m'est difficile de saisir, tant les lisières du monde sont propres à nous marquer pour toujours d'une impuissance mystérieuse.